

MURAKAMI Ryû

CHANSONS POPULAIRES
DE L'ÈRE SHOWA

Roman traduit du japonais
par Sylvain Cardonnel



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Bleu presque transparent
La guerre commence au-delà de la mer
Les Bébéés de la consigne automatique
Kyoko
Raffles Hotel
Miso Soup
Lignes
1969
Parasites
Ecstasy
Melancholia
Thanatos
Love & Pop

Titre original : *Showa kaiyô daizenshuû*

© 1994, Editions Shueisha

© 2011, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0281-1

CHAPITRE I

Saison des amours

1

Ishihara avait eu le pressentiment, la veille de leur petite fête, qu'une chose de ce genre risquait de se produire. Ce qui ne signifie pas qu'Ishihara était un garçon plus intelligent que ses camarades, doté d'une faculté de jugement plus développée, qu'il fût plus cérébral ou je ne sais quoi. Ishihara partageait avec les autres cette manière convulsive de ricaner bêtement mais lui seul avait la capacité de se figurer – entre une crise de cachinnation et la suivante – un possible développement aux choses.

La fête avait débuté comme d'habitude en fin d'après-midi sur les coups de dix-neuf heures, heure à laquelle, outre Ishihara, la bande se retrouvait à peu près au complet avec Nobue, Yano, Sugiyama, Katô, Sugioka. A peu près au complet parce que la bande ne connaissait ni règles ni obligations, aucun n'avait de carte de membre ni ne payait de cotisation.

La fête avait lieu dans l'appartement de Nobue à Chôfu. C'était là qu'ils s'étaient retrouvés, s'y pointant qui avec un sachet en papier, qui un sac en plastique, voire carrément pour l'un d'eux avec un furoshiki, cette pièce de tissu servant traditionnellement à emballer des objets. Celui qui était arrivé avec

un furoshiki, c'était Yano, le Leica M6 dont il était si fier pendu à son cou.

— Ecoutez ça, y a pas longtemps, je croise Karinaka Rie, l'actrice porno, dans la zone piétonne de Shinjuku, j'appuie sur le déclencheur mais au final, rien. Pas de photo. C'est complètement barge, ce truc. Je me demande bien ce qui s'est passé. J'y ai beaucoup réfléchi mais j'arrive absolument pas à comprendre.

Yano continua à raconter son histoire tout en caressant de la pointe de l'index le Leica M6 accroché à son cou, sans que les autres manifestent la moindre réaction. Ils appelaient ça une fête mais l'atmosphère qui régnait ne ressemblait en rien à ce qu'on imagine d'ordinaire lorsqu'on parle de fête. L'appartement de Nobue était situé près de la sortie nord de la gare de Chôfu, dans un immeuble d'un étage, une construction en bois et mortier bordant un parking réellement immense. C'était là qu'ils se donnaient rendez-vous, en général le deuxième samedi de chaque mois, en fin d'après-midi, sans que l'objet de leur rassemblement fût véritablement défini. Je parle de bande mais cela ne veut pas dire qu'ils avaient des buts ou des centres d'intérêt en commun. Nobue et Ishihara avaient fréquenté le même lycée. Yano avait rencontré Ishihara au rayon informatique d'une librairie : ils s'étaient mis à parler Macintosh puis s'étaient retrouvés dans un café pas loin où ils s'étaient assis de part et d'autre d'une table, se faisant face pendant près de deux heures sans presque échanger un mot. L'un et l'autre n'avaient tout simplement rien de mieux à faire et, ce faisant, chacun s'était mis à penser qu'il avait rencontré « un être humain paraissant lui ressembler » ; ils avaient

échangé leur numéro de téléphone et étaient devenus ce qui semblait être de leur point de vue des amis. Sugiyama était aussi un « ami ». Yano, c'était le seul à avoir passé la trentaine, ils s'étaient connus sur un chantier de construction quelque part à Chiba. Katô voyait en Sugiyama une sorte de « grand frère » et Sugioka était une connaissance de Nobue.

C'était Nobue qui avait proposé d'organiser une fête mais lorsqu'ils s'étaient réunis la première fois dans son appartement – c'était il y a plus d'un an –, aucun préparatif n'avait été fait pour que cette fête ressemblât à une fête. Aucun d'eux n'avait pensé à apporter de quoi grignoter ou boire. Ce qui ne veut pas dire qu'aucun d'eux n'avait jamais participé à une fête. Non, c'était plus simplement que celui qui l'organisait n'avait pas pris la peine de réfléchir à ce qu'il convenait de faire pour la préparer, et, pour les autres, qu'ils ne s'étaient pas posé la question de savoir comment il convenait de s'y impliquer pour que l'ambiance soit bonne : aucun n'avait réfléchi à ça. Nobue, Ishihara, Yano, Sugiyama et Katô, ces cinq-là avaient participé à la première fête, Katô qui avait perdu au jeu de « pierre-papier-ciseaux » était allé acheter quelques One Cup Saké au premier distributeur automatique de boissons qu'il avait rencontré. Ils avaient mis cinq heures à les boire calmement, un calme seulement entrecoupé par le ricanement de celui qui venait soudain de songer à un truc, ou par le récit d'une histoire personnelle que l'un d'eux – se rendant compte à mesure que personne ne l'écoutait réellement – avait continué à raconter de manière décousue. La fête avait pris fin « comme ça », sans qu'on le décidât vraiment.

Le déroulement de leurs fêtes commença à se modifier à partir de la quatrième. C'était une nuit d'hiver et de pleine lune. Sugiyama avait apporté une pile de disques de karaoké. Personne n'avait chanté. Certains s'étaient contentés de fredonner pendant les morceaux. Mais alors qu'ils fredonnaient, la lumière s'était brusquement allumée à la fenêtre d'un appartement en face et une femme super stylée avait entrepris de se dévêtir. Ils s'étaient tous précipités à la fenêtre, leur One Cup Saké à la main, et avaient contemplé le modeste strip-tease et la pleine lune. Cette femme super stylée était devenue pour eux comme une idole ; son apparition leur semblait tenir du miracle et le karaoké qui y était associé avait acquis du coup un statut particulier et autrement plus important que leur ordinateur fétiche. La pratique du karaoké devint inséparable de leurs fêtes mais s'ils se mirent à retenir les paroles des chansons et à les interpréter timidement, deux fêtes s'écoulèrent sans que se représentât l'occasion d'assister à un strip-tease de la femme super stylée. C'est lors de cette seconde « non-apparition » que Nobue leur fit une proposition qui emporta leur adhésion. Dans la bande qu'ils formaient, lorsque cette proposition fut faite, chacun écouta, donna son avis et participa à la prise de décision. C'est ainsi que la proposition se mua en réalité, un événement aussi décisif que l'adoption, il y a sept ou huit cent mille ans, par nos lointains ancêtres de la station verticale lorsque les hommes se mirent à marcher sur deux jambes, bref, une chose absolument inédite pour eux.

Leurs fêtes s'amélioraient peu à peu. A la troisième, Ishihara apporta de quoi grignoter (des ailerons de raie frits, des gâteaux de riz et des crispettes

de riz soufflé) et désormais il se trouva toujours quelqu'un pour apporter de quoi boire et manger. A la neuvième, Sugioka ne vint pas avec des ailerons de raie frits, des cacahuètes ou des chocolats, autrement dit avec des produits « secs », mais avec des portions individuelles de salades de macaronis emballées sous cellophane qu'il avait achetées dans un supermarché ou chez un traiteur : cela constitua un véritable petit événement. Dès qu'il parvint à se débarrasser du rire convulsif qui l'avait saisi en découvrant les salades de macaronis, Nobue se mit à disposer devant chacun une assiette et une fourchette. Et comme l'idée que l'on puisse songer à préparer des couverts pour chacun ne leur avait jusqu'à présent jamais traversé l'esprit – y compris celui de Nobue –, l'action de ce dernier fut la source d'un grand moment d'émotion. Que les portions de salades de macaronis achetées chez un traiteur de son quartier puissent produire un tel effet remua Sugioka au point de lui mettre les larmes aux yeux. A leur dixième fête, Yano qui était originaire du Kyushu acheta pour six des nouilles instantanées à la manière de Nagasaki – sur lesquelles il suffit de verser de l'eau chaude et c'est prêt ! – et fut acclamé par les autres. Que le karaoké fût la cause de changements aussi stupéfiants dans le déroulement de leurs fêtes, cette opinion d'abord émise par Nobue et Ishihara devint bientôt l'opinion commune, et cela même après le rituel qui s'inaugura et se répéta après la fête où tout dérapa.

En cette fin d'après-midi du second samedi du mois de juin où il y avait peu à craindre que l'air, les fringues et les sentiments qui les animaient puissent être plus encore saturés d'humidité, Ishihara éprouva une angoisse comme jamais il n'en avait

connu. L'angoisse était une sensation qu'aucun d'eux n'avait encore expérimentée. Ils formaient un groupe de six individus que rien ne rapprochait les uns des autres. A deux ou trois exceptions près, ils étaient originaires de régions différentes, n'exerçaient pas le même boulot, avaient été élevés dans des milieux qui ne se ressemblaient pas. Si par exemple Nobue pouvait passer pour un gosse de riches question physionomie et physique, il était en réalité le fils d'un travailleur journalier de la région viticole de Yamagata et avait presque grandi dans la misère. Yano, dont on aurait pu concevoir selon un certain point de vue qu'il était passé par un lycée et une université de renom, sniffait des substances vicieuses comme le toluène alors que ça ne se faisait plus depuis longtemps. Il en inhalait quotidiennement mais c'étaient ses potes qui souffraient de troubles nerveux, alors que lui, malgré son petit gabarit, se révélait un garçon vraiment costaud, à croire qu'il devait sa santé au toluène, quant au lycée, il n'y allait quasiment jamais et avait fini par en être exclu quand on avait découvert qu'il se droguait. Sugiyama, lui, qu'on ne pouvait s'empêcher d'imaginer sur le point de se suicider tant il affichait un air lugubre et une mauvaise mine, ses ricanements stupides et incontrôlés étaient en réalité la preuve que l'idée même de suicide lui était absolument étrangère. S'ils présentaient certaines variations dans les traits de caractère, ce qui les réunissait était le fait d'avoir renoncé à s'impliquer positivement dans la vie, sous quelle forme que ce fût. La responsabilité ne leur en incombait pas entièrement : elle relevait d'une tendance générale dans laquelle les mères avaient joué un rôle déterminant. Ce n'était d'ailleurs pas à proprement parler une tendance

générale mais plutôt l'expression d'un oppressant système de valeurs reposant sur l'idée que rien de nouveau ne se produirait jamais sous le soleil.

S'il fallait leur trouver encore un autre point commun, la chose, quoique difficile à comprendre, résiderait dans ce qu'on pouvait appeler une cohésion cellulaire et qui ne se traduisait pas par le fait de balancer des blagues épatantes ou de former d'ingénieux jeux de mots, mais qui les contraignait au contraire à rire d'événements n'ayant rien de particulièrement grotesque ou extravagant. C'étaient des êtres humains qui ricanaient souvent.

Ils ne se mettaient pas à rire soudain tous ensemble, non, il y en avait un qui éclatait brusquement d'un rire stupide, comme possédé, obéissant à un timing absolument différent des autres. Et celui qui s'esclaffait abruptement donnait l'impression de ne pas vraiment savoir pourquoi ni de quoi il riait, il riait comme il aurait éternué ou été pris d'un hoquet, un rire nerveux et spasmodique. Un observateur étranger aurait pu constater comment le ricanement qui saisissait l'un s'apaisait en passant à un autre, si bien que les rires ne cessaient jamais sans pour autant donner l'impression que ces jeunes s'éclataient. Pour eux, nés dans la seconde moitié de l'ère Showa (1926-1989), « rire » n'était plus synonyme de « s'éclater ».

C'est au cours de l'une de ces fêtes qu'Ishihara éprouva une angoisse. Une angoisse qui refusa de se dissoudre quand bien même l'un d'eux faisait aux autres une confession qu'ils n'écoutaient pas comme de coutume, qu'un rire nerveux fusait dans la pièce et que le temps passait ainsi, avant que n'approche l'heure du rituel et que tous, bientôt excités, n'entrent dans la phase d'échauffement en pratiquant à blanc

des « pierre-papier-ciseaux ». Cette angoisse le taraudait encore lorsque *Saison des amours* de Pinky & Killers, la chanson retenue pour le rituel de ce soir-là, se répandit dans la pièce, filtrant doucement des enceintes, chacun répétant dans son coin le texte des paroles chantées par Pinky en attendant que le sort désigne celui qui aurait à tenir le rôle du chanteur principal.

2

Ishihara était surpris par l'aspect physique que prenait cette angoisse qu'il sentait grossir en lui. Il n'avait jamais fait d'expérience de ce genre. Il était certain qu'il n'était pas en train de prendre conscience d'une présence qui aurait déjà été là, en lui, d'une manière insidieuse. Cette angoisse était absolument nouvelle et il se la représentait comme un fœtus. Elle lui envoyait un signal menaçant, pour ainsi dire électromagnétique, lui intimant de ne pas faire semblant de l'oublier, à l'instar du fœtus dans la phase terminale de grossesse qui cogne de ses pieds les parois de l'utérus pour manifester sa présence. Ce signal affaiblissait ou affolait par intermittence son rythme cardiaque, forçant son esprit à se recroqueviller, à focaliser son attention sur le cordon ombilical, imaginaire tuyau d'incendie qu'il voyait s'étirer depuis le fœtus. Ce signal était si désagréable qu'Ishihara éclatait de plus en plus fréquemment d'un rire stupide comme s'il espérait que ce rire l'en protégerait ou parviendrait à le détourner. La fréquence des rires était devenue telle que les autres commençaient à se demander s'il n'était pas en train de perdre la raison.

Nobue murmurait de plus en plus souvent à l'oreille de Yano : « Hé, si ça s'aggrave encore, on le prend et on va le jeter quelque part, ok ? »

Yano qui avait toujours éprouvé un sentiment de malaise à l'idée de jeter quoi que ce soit frissonna lorsque Nobue parla de « jeter » Ishihara. Yano avait acheté son Leica dans une boutique d'appareils photo tenue par un type avec un œil de verre durant un « Gourmet Tour » à Hong-Kong auquel il avait participé en compagnie d'autres employés de sa boîte, un voyage organisé autour d'un concept douteux qui consistait à bouffer et à se balader. Il possédait déjà un Olympus Pen que lui avait payé son père et il s'était récemment rendu compte que ce qui l'attirait intrinsèquement dans la photographie n'était pas de capturer dans un cadre une image mais plutôt de diriger l'objectif sur un objet avec l'intention de l'y « jeter » en pressant sur le déclencheur. Si le fait de prendre une photo lui faisait éprouver un sentiment de catharsis, la réalité était qu'il aurait préféré par ce geste se débarrasser des « objets », voire si possible des « êtres humains ». Une étrange histoire – une femme que son propre fils est contraint d'abandonner dans une montagne inaccessible pour respecter les prescriptions d'un groupe – qui aurait immédiatement fait vomir de dégoût n'importe quel immigré, n'importe quel descendant d'esclaves ou réfugié politique, avait fait l'objet d'un roman récemment adapté au cinéma : cette histoire avait profondément ébranlé Yano. Jeter une chose qui compte réellement pour soi, abandonner une chose devenue inutile, jamais Yano n'avait pu faire l'expérience d'un tel geste. S'il avait été une femme par exemple, il lui aurait suffi de tomber enceinte, donner naissance à l'enfant puis

l'abandonner, se disait souvent Yano, comme il pensait aussi qu'en se travestissant en femme et en abandonnant quelque part une Barbie à son image, il parviendrait sans doute à éprouver un sentiment comparable, encore que, dans le même temps, il comprit qu'en poussant les choses jusqu'à ce point, il franchirait une limite lui interdisant tout espoir de retour. Bon, ben, je suis un homme, finissait-il par murmurer et il attendait l'occasion d'être en mesure de jeter une chose réellement essentielle. Yano, à l'instar de ses « amis », n'avait jamais rien « jeté » ni même été « jeté ».

Au terme d'une crise de cachinnation qui joua sur les nerfs de ses petits camarades, Ishihara parvint à se calmer et se joignit au restant du groupe qui s'échauffait sur des tours de « pierre-papier-ciseaux ». Ces luttes de « pierre-papier-ciseaux » avaient pris pour eux la forme d'un nouveau rite d'importance, c'était un prélude indispensable. Ce jeu n'était évidemment pas un exercice pour lequel on pouvait à proprement parler s'entraîner. Pourtant, chacun avait réellement l'impression de s'échauffer et s'y appliquait dans cet esprit. Nobue, par exemple, en était venu à la conclusion que Yano commençait par « pierre » et Sugiyama par « papier », et il s'en félicitait bruyamment même si le fait de s'exprimer de manière plus ou moins forte ne changeait rien puisque personne ne l'écoutait. Yano observait consciencieusement sa main former tantôt « pierre », tantôt « ciseaux » et tantôt « papier ». Il semblait même très attentif à la forme de sa main lorsqu'elle faisait « ciseaux », corrigeant sans cesse l'angle formé par l'index et le majeur, en marmonnant. « Lorsqu'on modifie l'angle au sommet d'un triangle isocèle formé par des segments de même

longueur, les fonctions relatives à cette modification ne peuvent absolument pas être identiques selon qu'elle se produit dans un espace euclidien ou non euclidien... » Sugiyoka jetait alternativement devant lui sa main droite ou sa main gauche : « Laquelle exprime mon vrai moi ? » interrogeait-il sans que personne ne relève. Katô qui soutenait la thèse que la psychologie secrète d'un individu modifiait imperceptiblement les lignes d'une main s'efforçait de lire dans les lignes de sa main gauche. S'il voyait un frisson courir sur sa ligne de vie, c'était que son adversaire était sur le point de lui opposer « papier ». Sugiyama frottait le creux de sa main gauche avec un glaçon sous prétexte que le froid revigorait également une paire de testicules. Ishihara posait d'abord sa main droite à plat sur sa tête, puis lançait des « pierres » ou des « ciseaux » en disant « pierre » ou « ciseaux » à chaque fois. Et il demandait tout haut : « Pourquoi est-ce que je sais toujours ce que je vais faire, et que les autres ne le savent jamais ? »

Ce soir-là, ils burent de la bière et du vin en plus d'un One Cup Saké. Question grignotage, ce fut le beef jerky qui eut les honneurs de la soirée même si l'on trouva encore de la salade de macaronis – qui avait ouvert une nouvelle ère – et des cacahuètes, mais, du point de vue du visuel et de l'arôme, elles ne parvinrent pas à concurrencer le beef jerky. C'était Katô qui bossait dans une petite boîte d'importation de produits alimentaires qui avait apporté le beef jerky. Katô se nourrissait principalement des produits importés par sa boîte et il n'aurait jamais cru que ce dont il se nourrissait quotidiennement puisse à ce point provoquer l'enthousiasme des autres. Katô mangeait essentiellement du maïs géant en provenance

du Mexique et lorsqu'il avait envie de viande, il plongeait dans de l'eau chaude du beef jerky fabriqué aux États-Unis par une entreprise appelée Tengu, accommodait ensuite la viande ramollie comme pour un sukiyaki ou un shabu-shabu, c'était selon. Lorsque c'était de légumes dont il avait envie, il consommait des abricots marinés *made in People's Republic of China*, qu'il avalait sans jamais s'être posé la question de savoir si l'abricot était vraiment un légume. Katô qui s'était dit que peut-être les autres seraient bien contents d'y goûter ne se doutait pas de l'enthousiasme qu'allait provoquer l'apparition du beef jerky, un enthousiasme absolument inédit dans la petite bande que traduisit un silence stupéfiant lorsqu'il jeta quatre sachets de « Teriyaki beef jerky » de la marque Tengu sur les tatamis de la pièce de Nobue. Ce n'était pas qu'aucun d'eux n'avait jamais mangé de beef jerky, mais plutôt que cette énergie dont ils se sentaient traversés les rendait incapables de concevoir comment il convenait de fêter ou de conjurer la présence surréaliste de beef jerky sur les tatamis, de cet aliment séché et salé qui repoussait les frontières spirituelles entre lesquelles ils évoluaient. Si le beef jerky produisait cet effet, qu'en serait-il avec du « crabe velu » ou une conserve de Stone Crab ? Voilà ce qu'on aurait pu se demander face au silence qui régnait alors qu'ils portaient à leur bouche des morceaux de viande séchée. Accompagné de vins de la région de Yamashiro et du Portugal, le stock de beef jerky fut bientôt consommé ; Ishihara lâcha un rire bête et nerveux ; le moment était venu de s'entraîner à « pierre-papier-ciseaux » et c'est précisément comme la compétition allait commencer que Nobue fit une découverte qui les plongea tous dans un incroyable état d'excitation.

La lumière se fit brusquement – cela n'était pas arrivé depuis des lustres – à la fenêtre de l'appartement d'en face et derrière le rideau soudain transparent, la silhouette de la femme super stylée dont il a déjà été question se détacha en ombre chinoise. Sous le coup de l'émotion, Sugiyama étrangla un cri et se mordit la main gauche pour se contenir. La femme super stylée dénoua d'abord sa chevelure dans laquelle elle passa distraitement deux ou trois fois le peigne d'une main pour lisser ses longs cheveux répandus sur ses épaules. Ce fut suffisant pour déclencher un beau tumulte dans l'appartement de Nobue. Ishihara balbutia même un : « Ça dérange personne si je me masturbe là, tout de suite ? » Il n'y avait pas qu'Ishihara d'ailleurs à avoir eu cette pensée, elle les avait tous traversés au même instant, mais lorsque la femme super stylée défit le premier bouton de son chemisier, il émana de cette silhouette derrière le rideau un sublime halo d'inviolabilité qui leur rendit aussitôt impossible toute tentative de s'astiquer. Lorsque la ligne des épaules et du dos se découpa et que la femme abaissa sa jupe, Yano, Sugioka et Katô en eurent les larmes aux yeux. « Ce doit être comme ça, dit Nobue, quand on voit un ovni ou qu'on découvre la Terre depuis un hublot de la navette spatiale. » Les autres acquiescèrent. La femme se débarrassa de sa petite culotte, dégrafa son soutien-gorge et sa silhouette disparut de leur champ de vision.

« Une douche ! » hurla Nobue.

Elle va prendre une douche ! répétèrent-ils tous d'une seule voix comme un chœur d'écoliers dans un club de théâtre.

« Cette femme va prendre une douche. »

(Le chœur) : *Une douche !*

« Cette femme va prendre, maintenant, une douche, brûlante et sexy. »

(Le chœur) : *Une douche !*

« Cette douche est un miracle. »

(Le chœur) : *C'est un miracle !*

« La douche est un miracle ! »

(Le chœur) : *Un miracle !*

« De ces milliers de petits trous... »

(Le chœur) : *Milliers de petits trous...*

« Une eau chaude va jaillir... »

(Le chœur) : *Regardez, regardez, regardez...*

« C'est un miracle ! Voilà un miracle. »

(Le chœur) : *Oui, oui, oui, miracle !*

Voilà comment ils parvinrent, en hurlant ce chant incantatoire en répons, à contenir l'excitation qu'ils avaient sentie si puissamment monter en eux. Ils retournèrent vider leur verre de bière ou de vin, baignant dans la clarté d'un bonheur ineffable.

C'est alors qu'ils procédèrent au concours « pierre-papier-ciseaux ».

Comme il avait été convenu que le thème de la soirée serait la *Saison des amours*, ce n'est pas en lançant les habituels « jan-ken-pon » qu'ils exécutèrent leur « pierre-papier-ciseaux » mais des « jan-ken-PINKY » en hommage à l'interprète de la chanson.

Nobue fut éliminé le premier. Il se laissa tomber sur le tatami, roula sur lui-même de frustration et, comme la règle voulait que ce fût lui qui devînt le chauffeur de la soirée, Sugiyama lui passa les clés du véhicule. Nobue sortit mettre le moteur en marche.

La victoire finale revint à Ishihara. Il bondit de joie à l'instant où il battait son dernier adversaire. « Yeah ! » lâcha-t-il, avec un plaisir immense aussitôt

vrillé d'inquiétude : se réjouir à ce point avait-il réellement un sens ? Il se sentit soudain angoissé. Il allait s'avérer en définitive que l'angoisse d'Ishihara était pleinement justifiée.

3

La chanson de ce soir étant *Saison des amours*, il avait été uniquement nécessaire de désigner le gagnant final, qui serait le chanteur, et le premier exclu, qui servirait de chauffeur. Evidemment, s'il s'était agi d'une chanson de Uchiyamada Hiroshi & Cool Five, ou de Danny Iida & Paradise King, voire des Three Funkys ou des Three Graces, il eût été indispensable de déterminer un classement plus précis.

Ishihara, heureux comme pas un d'avoir terminé premier, avait poussé un hurlement et entamé une danse, bien caractéristique de lui, pensèrent les autres. Il y avait cette angoisse qui le taraudait et qu'il ne comprenait pas, et il avait dû probablement penser que la meilleure chose à faire était encore de bouger son corps, que quelque chose en sortirait. Cette danse, Ishihara l'ignorait évidemment mais elle ressemblait étrangement à la parade amoureuse à laquelle procèdent les tremugias, une espèce de rongeurs ressemblant à un croisement de tamias et d'écureuils vivant dans le désert du Kalahari. Il fléchissait légèrement les genoux, lançait son cul en arrière, les deux mains sur sa poitrine, oscillant ainsi de haut en bas en couinant : *Koun koun koun koun !*

Chacun emporta ses affaires et embarqua à bord du Toyota Hiace. Yano, le second éliminé à « pierre-papier-ciseaux », commença aussitôt l'inspection du matos et ce n'est que lorsqu'il donna son aval que Nobue, au volant, démarra le Hiace. La tension qu'ils partageaient à l'idée que le rite allait bientôt commencer les contraignait à murmurer à voix basse des trucs rien que pour eux. Ce qu'ils disaient avait rapport chez la plupart avec le strip de la femme super stylée entraperçu furtivement un moment plus tôt ; Yano par exemple, dans l'obscurité qui régnait dans le fourgon, gardait les yeux plissés derrière la ligne horizontale que formait la monture de ses lunettes : c'était trop, c'était trop, c'était trop, super trop, balbutiait-il en rigolant ; Katô caressait de sa main gauche l'arrière de son crâne déjà passablement dégarni en murmurant un truc qu'on ne comprenait pas vraiment, quelque chose comme : j'me suis bien eu mais le problème, c'est maintenant.

Le Toyota Hiace piloté par Nobue traversa la rivière Tama, passa le long du Yomiuri Land et s'engouffra sur l'autoroute Tomei. A l'entrée de Kawasaki, il bifurqua vers Odawara-Atsugi, quitta l'autoroute à Ninomiya en passant par la voie rapide pour rejoindre l'endroit que Yano et Katô avaient découvert par hasard, un coin désert le long de la côte où personne ne venait jamais et où stoppa le véhicule. Nobue qui avait fini dernier à « pierre-papier-ciseaux » dut, selon le règlement qu'ils avaient édicté, rester vingt minutes assis au bord de l'eau. Il s'assurerait ainsi que personne ne venait jamais ici. Une fois, Yano avait déniché un terrain vague, dans un alignement de hangars le long de la baie de Tokyo, qui s'était avéré servir de lieu de rendez-vous irréguliers

où s'effectuaient de secrètes transactions ; ils avaient été découverts par deux jeunes à moto qui les avaient délogés et avaient fracassé une vitre du Toyota en cognant dessus. Nobue et les autres n'avaient vraiment pas apprécié. Non pas qu'ils aient eu la violence en aversion. Sugioka faisait du karaté et de la boxe française depuis le collège et avait la triste habitude de provoquer des types qui avaient visiblement l'air plus coriaces que lui question baston. Il s'était déjà fait fracasser quatre fois le crâne. Yano qui, à l'âge de dix-huit ans, avait rejoint sans vraiment savoir pourquoi un groupe d'extrême droite allait s'entraîner au tir à l'arbalète sur des rats des champs dans la région de Nagano. Nobue et Ishihara avaient laissé plusieurs fois ko leurs adversaires au cours de bagarres après une beuverie mais uniquement lorsqu'ils pouvaient les attaquer par-derrière. Sugioka possédait une collection de plus d'une centaine d'armes blanches, du canif au sabre de samouraï, il en portait toujours au moins une ou deux sur lui et aimait les planter dans les murs ou les troncs d'arbres, les ficher dans des sacs de cuir remplis de sable. Il lui arrivait même, dans les moments de crise, de crever à petites incisions la peau luisante de poupées gonflables d'occasion. Katô était obsédé par un fantasme où il se voyait tuer méthodiquement et avec lenteur un nouveau-né ou un enfant – une existence incroyablement faible et fragile – et ce fantasme l'obsédait à tel point qu'il était persuadé de ne pouvoir s'en débarrasser qu'en passant précisément à l'acte. Ce n'était pas la violence qu'ils détestaient mais le contact avec autrui. Ils redoutaient au plus haut point d'être interpellés par des inconnus ou d'avoir à s'expliquer avec des gens qu'ils ne connaîtraient pas.

en échos dans la nuit et sur l'océan, puis Ishihara lança en direction des vagues un *je ne pourrais oublier* à vous coller la nausée et tous les crabes du coin regagnèrent précipitamment leur trou. Ishihara avait, semblait-il, oublié son angoisse pendant qu'il chantait.

C'est le lendemain du rituel que l'angoisse devint réalité.

Le facteur déclenchant en revint à la gueule de bois que tenait Sugioka. Après avoir accompagné Ishihara une quarantaine de fois dans *Saison des amours* et parcouru la courte distance qui séparait l'appartement de Nobue du sien dans le centre de Chôfu, en proie à une excitation qui ne voulait pas retomber et qui l'empêcha de dormir jusqu'à ce que, après avoir traîné un moment dans Shibuya, il eût acheté à une fille au visage affreusement pâle une plaquette de somnifères aussitôt croqués à pleines dents et avalés avec une bière, il parvint un temps à s'endormir pour refaire surface sur le coup de dix heures du matin, le corps aussi lourd qu'une pierre tombale. Épuisé, les nerfs à vif, comme n'importe qui dans de pareilles circonstances, il avait la sensation que son corps avait sombré dans un état de catalepsie totale à l'exception d'une unique connexion nerveuse qui paraissait relier directement son cerveau à la partie inférieure de son corps, autrement dit à sa bite qui le titillait avec agacement. Sugioka avait déjà eu l'occasion de faire ce genre d'expérience mais il se trouvait aujourd'hui dans un état bien pire : il hésita longuement entre se passer une vidéo porno et se branler jusqu'à s'éclater le gland ou bien se traîner jusqu'au Pink Saloon ouvert le matin non loin de la gare de Chôfu ou bien encore se taper Eriko, la

poupée gonflable sur laquelle n'avait pas encore couru son coutelas, Eriko qui d'après la brochure offrait des sensations incomparables question sodomie avec son petit trou, et ce n'est qu'après avoir pesé le pour et le contre de chacune des alternatives – et cet effort-là se faisait à mesure de plus en plus douloureux – qu'il taillada un traversin d'un confort pourtant remarquable avec la lame de vingt centimètres d'un couteau de montagne de la marque Güstag de fabrication suédoise, geste qui lui donna le vertige, et c'est dans cet état halluciné qu'il sortit dans Chôfu. Il avait passé un couteau dans la ceinture de son jean qu'il dissimula sous un imperméable en vinyle. Il marchait dans une rue commerçante qui menait au supermarché Ito Yokado lorsqu'il remarqua une femme entre deux âges tenant un sac plastique contenant ses achats. La femme portait une robe comme en portent les femmes de sa génération, une robe blanche dans laquelle elle marchait en roulant du cul, une curieuse odeur de sueur s'exhalait de son front et de ses aisselles, avec toujours ce sac pendu à un bras renfermant des palourdes, du tofu à l'œuf, une branche de céleri, des pains au curry et Dieu sait quoi encore.

Les lignes que dessinait le cul ondulant de cette femme dans les yeux injectés de sang de Sugioka semblaient former les mots « prends-moi ». De quoi ? Tu veux que je t'baise ? pensa Sugioka qui se rapprocha de la femme pour mieux l'observer comme elle accélérât le pas. Comme son regard s'attachait au dos de cette femme, Sugioka eut l'impression de voir l'être vivant le plus obscène qu'il eût jamais vu. Le seul être vivant qui lui avait paru jusque-là aussi obscène était un hippopotame qu'il avait surpris en

train d'uriner lors d'une excursion en quatrième année d'école primaire, avec ses deux mollets grotesques sur lesquels couraient des veines rouges et bleues et quelques poils noirs épars. C'est répugnant, pensa Sugioka. Lorsqu'il se fut approché à moins de cinquante centimètres de la femme, il sentit l'odeur des palourdes s'échapper du sac plastique, il aperçut sur cette nuque un gros grain de beauté d'où s'étirait un long poil noir et il sentit ses yeux s'emplir de larmes. Quelle misère ! pensa-t-il. Il continua à marcher derrière la femme et, alors qu'ils longeaient le terrain de sport d'une école où plusieurs enfants jouaient au foot, au moment où celui qui avait le numéro 6 inscrit sur son maillot marquait un but d'une tête plongeante, Sugioka donna un coup de reins en avant et heurta le cul de la femme. Et poc !

Regard de la femme se retournant.

Son maquillage avait commencé à fondre sous la sueur, un filet de mucus verdâtre coulait à la commissure des lèvres, furieuse, le trou de ses narines largement dilaté, elle fronça des sourcils qu'elle avait dû dessiner avec un fard de mauvaise qualité. Sugioka qui riait d'un air niais ne se rendait pas compte qu'il bandait incroyablement dur. Comme il relançait plusieurs fois ses reins en avant, la femme se mit à pousser un hurlement digne d'une sirène. « Wouaaah ! Mais que faites-vous ? A l'aide ! » En proie à une étrange panique à la vue de ce qui lui apparaissait comme la forme de vie la plus discordante au monde, Sugioka sentit monter à hauteur du cul de la femme l'odeur fétide des palourdes. Pris d'un sentiment de terreur incompréhensible, il plaqua son couteau Güstag sur la gorge de la femme d'où retentissait la

sirène et tira un trait horizontal vers lui. Le sang jaillit aussitôt. Sugioka s'enfuit en riant niaisement. En se retournant, il vit la femme s'effondrer.

Il n'y avait personne dans la rue.

CHAPITRE II

La queue de la comète

1

La femme qui venait d'être assassinée s'appelait Yanagimoto Midori et la première personne qui la découvrit fut son amie Henmi Midori. A la vérité, ce ne fut pas la première. Après que Sugioka se fut enfui, onze personnes passèrent auprès de Yanagimoto Midori dont la gorge tranchée laissait échapper des flots de sang, mais elles firent comme si elles n'avaient rien vu. C'était une ruelle où deux voitures auraient à peine pu se croiser et il était impossible que personne n'ait rien remarqué. En outre, Yanagimoto Midori avait une robe blanche maculée de sang, les pains au curry écrasés contre le mur en béton donnaient l'impression d'un dégueulis ou d'une chiasse répandue là et les palourdes éparpillées hors du sac diffusaient une odeur de marée accentuée par l'intensité du soleil d'après la saison des pluies. Les onze personnes qui étaient passées par là avaient toutes remarqué Yanagimoto Midori mais avaient aussitôt détourné le regard en essayant de se convaincre qu'elles n'avaient rien vu. Une jeune mère de famille avait même sermonné son enfant qui pointait un doigt : « Regarde, maman, une dame couchée par terre », en lui disant de faire comme si de rien n'était, « Cette femme doit jouer

avec va savoir qui, il ne faut pas s'en approcher ». Une adolescente de retour de l'école de rattrapage avait clairement vu Yanagimoto Midori et avait d'abord voulu lui porter secours ou bien prévenir la police, mais comme elle portait un chemisier blanc et qu'elle avait rendez-vous avec un garçon juste après : « Je vous demande pardon, madame », avait-elle murmuré et elle avait poursuivi son chemin en se disant : « Je vais me salir et, en plus, y a comme de la crotte juste à côté. » Le cœur de Yanagimoto Midori avait cessé de battre cinquante secondes après que Sugioka lui eut tranché la gorge, on aurait pu essayer de la relever ou d'appeler la police, cela n'aurait rien changé mais lorsqu'il s'agit de la dignité d'un cadavre, le temps écoulé avant sa découverte et celui pris à en informer les autorités prennent une importance particulière. La physionomie du cadavre avait changé lorsque Henmi Midori s'en approcha en criant : « YANAGI !... » Sous l'effet de la douleur qui avait dû être atroce, Yanagimoto Midori avait griffé son visage et élargi la coupure faite à sa gorge, on distinguait une artère et l'œsophage par la plaie, sa langue pendait d'environ dix centimètres hors de sa bouche, son œil droit sorti de son orbite semblait crevé et elle tenait encore dans sa main droite une poignée de ses propres cheveux à laquelle elle avait dû s'agripper. Henmi Midori vomit sur la tête du cadavre et c'est à ce moment-là qu'elle ramassa un petit objet susceptible de servir d'indice : un minuscule badge argenté que Sugioka avait laissé tomber de son imperméable en prenant la fuite. Henmi Midori avait rangé instinctivement le badge dans son sac à main avant l'arrivée de la police.

Yanagimoto Midori était divorcée, son mari ayant la garde de leurs deux enfants, elle vivait seule, si bien que ses amies regroupées sous le nom d'« Association des Midori » organisèrent la veillée funèbre. Peu après vingt-deux heures, lorsque les proches, l'ex-mari et les enfants furent partis, Henmi Midori, Iwata Midori, Takeuchi Midori, Suzuki Midori et Tomiyama Midori se retrouvèrent seules. Elles s'étaient rencontrées dans divers clubs ou centres culturels, l'environnement familial de chacune était différent mais elles avaient en commun de partager une forme de solitude et de ne pas connaître l'art de se faire des amis. « Tiens ! Toi aussi, tu te prénommes Midori ? » Pour cette unique raison, elles se fréquentaient depuis de longues années. Elles avaient toutes pleuré devant le cadavre de Yanagimoto Midori. Parfois l'une d'elles disait : « C'était pourtant une chouette personne » ou « On ne l'entendra plus nous chanter *La queue de la comète*, hein ? » ou encore « Son ex-mari avait pourtant une bonne tête, j'ai du mal à comprendre », mais chacune comme à l'accoutumée n'écoutait pas vraiment ce que l'autre disait.

Elles étaient toutes nées entre la fin des années quarante et le début des années cinquante, étaient originaires de province, diplômées d'un lycée ou d'une université de cycle court, musclées, pas spécialement belles, elles aimaient le karaoké, n'avaient jamais connu d'orgasme. A l'instar de la défunte Yanagimoto Midori, aucune parmi elles ne connaissait une vie familiale ordinaire. Toutes avaient fait l'expérience d'un divorce, Tomiyama Midori avait même connu trois divorces, elle avait un enfant de son second mari. Takeuchi Midori avait elle aussi un enfant, une fille qu'elle avait eue à dix-sept ans, à

présent indépendante, mariée à un étranger et vivant au Canada.

Elles pleuraient toutes les cinq, en proie à un sentiment étrange qu'elles n'avaient jusqu'à présent jamais éprouvé. Ce n'était pas le fait de prendre conscience de cette grave réalité qui veut que tout être humain doive inexorablement mourir un jour, ce n'était pas qu'elles partageaient la tristesse de voir Yanagimoto Midori morte, ses vêtements et son corps maculés de son propre sang, ni la peine d'avoir perdu l'une d'entre elles, avec qui elles avaient l'habitude de bavarder sans vraiment s'écouter. Non, c'était plutôt qu'elles avaient l'impression de s'être fait avoir.

Les Midori n'étaient pas en manque de mecs, elles divorçaient, se remariaient, elles ne s'étaient jamais senties abandonnées. Elles n'étaient pas du genre à dépendre de qui que ce soit. Toutes les cinq vivaient très ordinairement, et sans doute parce qu'elles ne savaient pas se montrer affables ou réconfortantes, elles n'avaient pas beaucoup d'amis, et maintenant qu'elles avaient passé la trentaine, elles ne parvenaient à se faire que des amies qui leur ressemblaient. Elles se retrouvaient pour bavarder, allaient prendre des brunchs dans des hôtels, chanter dans un karaoké, nager à la piscine, sans jamais chercher à apprendre quoi que ce soit de personnel sur les autres. Si l'une d'entre elles, par exemple Henmi Midori, disait : « Hé, écoutez, hier un collègue à la boîte, un type que j'aime bien, eh ben comme il avait oublié son parapluie et qu'il allait se tremper en rentrant, je l'abrite sous le mien et lui, de but en blanc, qui me dit : on couche ensemble ? Ça m'a mise en boule : qu'est-ce que tu déblatères ? Il m'explique que jusqu'à présent il avait réussi avec six des huit femmes à qui il avait

fait la proposition ! Il paraît que ça les faisait mouiller, les filles, je lui ai dit que j'étais une femme et qu'une femme n'était pas toujours en train de mouiller. Un truc qu'il n'a pas eu l'air de bien comprendre ou semblé vouloir reconnaître ! » Si l'une d'elles faisait une confidence de ce genre, personne ne faisait l'effort de creuser la pertinence de son avis mais s'attachait à un détail du récit, par exemple le mot « parapluie » : « Ça arrive souvent, lorsque je n'ai pas de parapluie. Au bureau, il y a plus de quarante employés mais il n'y en a qu'un seul de célibataire et pas parce qu'il est homosexuel. Le droit et souple Sakagihara qu'on l'appelle, eh ben lui, une fois qu'il se met à tomber des cordes, il commence à répéter son swing de golf avec son parapluie et moi qui pensais lui demander de m'abriter, j'ai bien failli me prendre un coup de crosse, y a vraiment des types bizarres de nos jours et ton histoire ne m'étonne pas plus que ça », et ainsi de suite, toujours à ramener le sujet à soi, à ses petites expériences personnelles.

L'Association des Midori avait exactement quatre ans et aucune d'elles ne connaissait la raison de sa longévité. Quel était l'élément déterminant de leur personnalité ? Aucune d'elles n'aurait su l'énoncer mais ce qui était certain est qu'elles avaient d'instinct en horreur tout acte qui aurait pu passer pour une tentative désespérée de « panser une plaie ». La faute en était sans doute à chercher du côté de leurs pères respectifs mais ce genre de choses ne les intéressait pas et d'ailleurs cette histoire n'a aucun rapport avec les pères de ces femmes. Faire le récit de sa vie, parler de la source de ses angoisses existentielles, chercher à s'assurer auprès d'un tiers qu'il n'y a là « rien que de très ordinaire », en espérant « guérir » par cet aveu,

tout cela, allez savoir pourquoi, elles l'avaient réellement en horreur. Elles ne prenaient même pas le loisir de se pencher sur leurs propres blessures. Pleurant devant le cadavre de Yanagimoto Midori, l'étrange sentiment dont elles se sentaient empreintes était qu'une vulnérabilité avait fondu sur elles et s'apprêtait à les submerger, et leur réaction était une violente colère.

Elles pleurèrent encore trois bonnes heures, seules à veiller la morte. La première à cesser de sangloter fut Tomiyama Midori qui, à voix basse, se mit à chanter *La queue de la comète*, et son chant s'accorda parfaitement avec les rafales de pluie cognant la façade de béton du F2 de Yanagimoto Midori. Les autres cessèrent à leur tour de pleurer et reprirent ensemble le refrain. C'était la première fois en quatre années qu'elles chantaient ensemble une chanson. Elles chantèrent une heure durant *La queue de la comète*. Ce n'est qu'ensuite que Henmi Midori montra aux autres le badge argenté.

— Je l'ai trouvé sur les lieux du crime. Quelqu'un reconnaît-il ce badge ?

Le badge passa de main en main.

— Je pense qu'il appartenait au meurtrier.

Suzuki Midori poursuivit : « J'ai entendu dire par un inspecteur qu'avait pas l'air très futé qu'il allait être très difficile de retrouver celui qui avait fait le coup car cela avait tout l'air d'un meurtre gratuit. » Après quoi Iwata Midori dit : « J'ai lu dans le journal que la police avait lancé un appel à témoin. » Tomiyama Midori déclara : « Je connais ce badge ! Vous savez que je vois mon fils une fois par semaine ? Je veux toujours lui faire un bon repas parce que son père est un type sans ambition, même qu'on dirait

qu'il l'empêche d'avoir le désir de goûter aux bonnes choses, d'ailleurs je ferais mieux d'insister pour en avoir la garde, mais bon, mon fils veut systématiquement aller manger chez Mos Burger : teriyaki burger avec double ration de mayo. Il en avale trois et puis après il fait une partie de *Yoiko no oshiro* dans une papeterie où il y a une console de jeux de 36 bits devant l'entrée. Si tu arrives au score de 30 000 points, tu gagnes ce badge et ceux qui gagnent le badge, on affiche leur nom sur une liste. »

C'était la première fois qu'elles faisaient un effort pour écouter ce que disait l'une d'entre elles.

2

— Il suffirait donc de rechercher le nom de tous ceux qui ont gagné le badge pour remonter jusqu'au meurtrier.

Lorsque Tomiyama Midori proféra ces mots, un curieux silence envahit l'appartement de Yanagimoto Midori. Un silence annonciateur d'un tumulte à venir, tel que n'en connaissaient les membres de l'Association des Midori que deux ou trois fois l'an, comme tout récemment, lorsqu'avait germé le projet de partir ensemble en voyage à l'étranger – en définitive, elles avaient décidé de passer deux nuits à Hong-Kong et deux à Singapour. Aucune d'elles n'aimait particulièrement les voyages, et bien qu'elles fussent toujours à chercher des idées pour s'amuser entre elles, la pensée que cela puisse avoir pour cadre un pays étranger ne leur avait jamais effleuré l'esprit. Elles pensaient qu'un voyage à l'étranger était un luxe, une chose dont elles n'avaient pas besoin. Il était

mauvais de s'enticher d'une chose dont on n'avait pas besoin, pour elles, s'acheter un foulard de chez Céline, un sac Vuitton, une ceinture Chanel ou un parfum Hermès était le moyen que trouvaient les gens de peu de fierté pour « panser leurs plaies ». Elles savaient d'instinct que c'était un expédient trop facile pour soigner les blessures de la vie, même si toutes raffolaient évidemment de Céline, Vuitton, Chanel ou Hermès. Voilà pourquoi un silence de ce genre avait envahi l'appartement de Suzuki Midori près de la ville de Mitaka lorsque subitement Iwata Midori avait lancé : « Ça vous dirait de faire un voyage à l'étranger, même pas loin ? » Une excitation s'était aussitôt emparée d'elles et c'était la première fois qu'elles avaient accepté sans hésiter une proposition.

— Et quand on l'aura retrouvé, qu'est-ce qu'on fait ?

Un nouveau et tout aussi curieux silence suivit la question de Henmi Midori, elle qui mettait toujours trop de fond de teint si bien qu'on voyait l'ampoule du plafond se réverbérer sur son front et ses joues luisants. Toutes baissèrent les yeux, arborant sur leur visage l'expression qu'une femme se doit d'adopter lors d'une première rencontre en vue d'un mariage arrangé. Iwata Midori se mit à triturer un fil du tapis en train de s'effiloche, Henmi Midori étira largement les doigts de sa main qu'elle avait refermée, Takeuchi Midori se mit à fredonner un air qui ne faisait pas une chanson, Suzuki Midori porta à ses lèvres sa chope de bière vide, Tomiyama Midori cligna des yeux à plusieurs reprises et très vite, en faisant vibrer une paire de faux cils comme on n'en portait déjà plus de nos jours. Quelqu'un déclara :

— On le tuera de nos mains ?

C'était celle qui avait découvert le cadavre, Henmi Midori, qui avait dit cela et aussitôt un profond silence recouvrit de nouveau l'assistance.

Le samedi de cette semaine-là, Tomiyama Midori avait rendez-vous avec son fils, Osamu, qui était en troisième année d'école primaire, dans une gare de la ligne Keio. Elle lui caressa les cheveux en se demandant d'ailleurs pourquoi elle faisait cela. « Ton père va bien ? » l'interrogea-t-elle et Osamu ne répondit rien et se contenta d'incliner légèrement la tête, comme à son habitude. Tomiyama Midori aimait cet enfant inexpressif et si peu expansif. Il n'y avait que lorsqu'elle pensait à son fils qu'elle comprenait le sens du mot *amour*. Aimer ne voulait pas dire se sentir rassuré en présence de l'autre ou sentir monter en soi une joie naturelle en se touchant réciproquement. Ce fils était l'unique être avec lequel elle se sentait obligée de faire un effort pour que le temps passé ensemble soit agréable. Voilà pourquoi, en un sens, les moments qu'elle passait en compagnie d'Osamu étaient pénibles. Lorsqu'il venait passer la nuit chez elle pour ne rentrer qu'en fin d'après-midi du lendemain, il suffisait qu'il sourie une seule fois pour qu'elle éprouve un sentiment d'accomplissement. Osamu était d'un conservatisme rigoureux, il retrouvait sa mère au portillon d'une gare, prenait avec elle une allée commerçante jusqu'à un Mos Burger, où il faisait une partie de *Yoiko no oshiro* 32 bits, se faisait payer un nouveau logiciel de jeu pour sa console familiale, puis, après un détour par une librairie pour acheter trois albums de manga, prenait le bus jusqu'à la cité-dortoir, suivait une allée pavée en sautillant pour éviter de poser le pied sur une ligne, dans sa

chambre du F2 au premier étage, il continuait à jouer sur son ordinateur, lisait ses mangas après le dîner, prenait un bain pendant très exactement dix-huit minutes et s'endormait en tenant la main de sa mère. Pendant tout ce temps, il ne parlait guère mais il lui souriait au moins une fois. La plupart du temps au moment du retour, parfois sur le quai de la gare sur le point de la quitter, et l'attente mettait systématiquement Tomiyama Midori dans un état de grande tension.

Ce jour-là, Osamu avait souri peu après qu'ils s'étaient retrouvés. Pendant qu'il faisait sa partie de *Yoiko no oshiro*, Tomiyama Midori releva les noms de ceux qui avaient dépassé le score de 30 000 points. Puis, comme elles l'avaient décidé, elle interrogea le propriétaire du magasin :

— J'appartiens au service développement du fabricant et nous souhaiterions faire tester notre nouveau logiciel de tir à toutes les personnes ayant obtenu un score supérieur à 30 000 points. Pourriez-vous nous communiquer les adresses de ces personnes ?

— Je ne connais pas leur adresse mais si le nom des établissements scolaires vous suffit, je peux vous renseigner tout de suite, répondit le propriétaire qui affichait une mine de mandarine confite.

Il y avait sept noms.

Shinkai Yoshiro, collège public Sakuragi, 2^e année

Sakai Minenori, école primaire Chofugaoka, 5^e année

Sakuma Toshihiro, école primaire Shimofuda, 6^e année

Naka Atsushi, collège public Nishiboshi, 1^{re} année

Sugioka Osamu, institut d'électronique Kogane

Fujii Masatsugi, école primaire Shimofuda, 6^e année

Maeda Takumi, collège public Yamanobe, 3^e année

Qu'une personne portât le même prénom que son fils l'énerva un peu mais elle jugea qu'il ne pouvait pas y avoir d'erreur. Elle fit une croix en face de ce nom. Sugioka avait réalisé un score de 37 000 points. « Super balèze, ce type ! » dit Osamu et il sourit pour la première fois ce jour-là. Tomiyama Midori caressa les cheveux de son fils.

Sugioka ne s'était pas rendu compte qu'il était filé par deux femmes absolument ordinaires depuis qu'il avait passé le porche de l'institut d'électronique et marchait le long d'une allée de grands cryptomères, qui projetaient une ombre longue et dense à cause du soleil qui brillait comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps. Sur son visage apparaissait de temps à autre un sourire faux. Iwata Midori et Henmi Midori étaient les deux femmes qui avaient pris Sugioka en filature.

— Je l'avais imaginé dans un genre plus pervers.

— Doit bien se trouver des petites pour le trouver mignon avec ses cheveux qui lui tombent sur la figure.

— Il a le même prénom que le fils de Tomi.

— Oui et d'après elle, il n'y a pas d'erreur, ça ne peut être que lui !

— J'ai pas bien saisi le rapport quand elle a dit qu'y avait qu'à regarder son fils pour être certain qu'y avait pas d'erreur.

— Tu crois qu'elle voulait dire que son fils également avait ce genre de tendance ?

Voilà les propos qu'elles pouvaient échanger en marchant, comme deux mères discutant du cursus de leur rejeton avant les examens d'entrée, un spectacle sur lequel personne n'aurait pensé à se retourner. Les

deux femmes n'avaient évidemment pas remarqué le sourire dépourvu de sens de Sugioka. La raison de ce rire était que Sugioka repensait au moment où il avait avoué son crime, lors la petite fête de la semaine dernière, pendant qu'il mangeait comme les autres du beef jerky, de la seiche séchée, des bouchées au porc et de la salade de macaronis. Sa confession avait fait de lui un héros et il repensait à la façon dont la fête s'était brusquement animée. Sugioka avait d'abord dit : « Je suis sûr que vous allez pas vouloir me croire » et il avait fait circuler un article découpé dans un journal. Puis il leur avait montré la lame du coutelas qu'il n'avait pas encore nettoyée, le sang avait viré au noir en séchant. « C'est le couteau qui a tranché la gorge de la bonne femme, la preuve indiscutable, l'arme authentique du crime », avait-il ajouté en riant d'une voix de faussaire. Les autres, qui savaient que Sugioka portait toujours un couteau sur lui et avait l'habitude de taillader des objets avec, l'avaient cru. Et plus particulièrement Ishihara qui, en pensant à la gorge de cette femme, imaginait une bouche semblable à celle d'un Pacman de jeu vidéo, une bouche grande ouverte. Il se dit que là avait résidé la cause de son angoisse sans savoir comment exprimer cela. « Que dis-tu ? » marmonna-t-il, et il se mit à rire en se tortillant. Les autres aussi étaient visiblement perturbés. Ne sachant comment réagir, Yano éclata d'un rire de soldat Vietcong pointant en joue un poulpe s'extirpant de son pot, en pensant : Sugioka est grand ! Sûr qu'il a réussi à se débarrasser d'un truc ! Puis ce fut Nobue : « Super, te voilà un assassin ! » hurla-t-il en lui serrant la main avant d'éclater de rire. Sugiyama baissa les yeux : « L'heure a probablement sonné pour moi de reconsidérer le

sens de mon existence », murmura-t-il avant de conclure avec un rire qui semblait vouloir se décliner selon l'ordre du syllabaire japonais – *ka... ki ku ke ko* ! déclara Katô, les yeux écarquillés : « Ça, ça a vraiment du style ! » et il partit à ricaner. Ils restèrent ainsi une bonne dizaine de minutes à se regarder et à pouffer de rire par intermittence. C'est en y repensant que Sugioka riait tout seul d'un rire de fausset. Et quand cessait ce rire, la parole de l'un d'eux lui revenait en mémoire :

— Ben alors, c'était quel genre de bonne femme ?

Tous les autres s'étaient tus et l'avaient fixé, il avait expliqué.

— J'ai un peu honte de le dire mais j'étais super excité et après le show qu'on s'est fait avec Pinky & Killers, j'arrivais pas à dormir. J'ai acheté des pilules à une paumée à Shibuya, j'en ai avalé une sacrée poignée mais rien à faire, ce matin j'étais mal, même se lever était douloureux mais je suis sorti en ville dans cet état. J'avais pris ce couteau. Maintenant en y repensant, je m'dis que j'avais envie de dessouder quelqu'un dès le début, pas de le tuer mais plutôt de le mettre par terre. C'est là que j'ai aperçu la bonne femme habillée en blanc qui sortait par la porte arrière de chez Ito Yokado, une robe qui semblait avoir été fabriquée dans une giclée de sperme et puis y avait aussi l'odeur des palourdes.

3

— J'ai eu l'intuition que cette femme n'attendait que moi pour se faire dézinguer. Pourquoi ça ? Parce que je suis un chasseur, moi. J'ai à vrai dire jamais

chassé mais j'ai lu le livre d'un type qui se présentait comme le chasseur Number One du Japon. Ce type, il travaille d'ordinaire dans une petite agence de pub. Qu'est-ce qu'il disait faire comme boulot ? Ah oui : rédacteur. Sa femme l'avait plaqué, il avait pas trop d'argent et vivait dans la nouvelle ville de Tama. Ce type qui après avoir trop picolé se faisait toujours rétamé dans les bastons était convaincu d'être le meilleur chasseur du Japon. Alors il avait écrit un bouquin sur la chasse même s'il n'avait encore jamais dézingué le moindre animal. Et moi, j'ai pensé en lisant son livre que c'était précisément pour cette raison qu'il était un chasseur. Ce type n'avait pas encore obtenu son permis de chasse, il avait misérablement échoué à l'épreuve écrite mais il avait toujours à l'esprit l'image d'un fusil. L'épreuve écrite est vraiment difficile. Tous les exams à l'écrit sont durs quand il s'agit d'obtenir une qualification, hein ?

Du style : Vous êtes sur une route en pente raide où s'enchaînent de nombreux virages. Un poids lourd roule lentement devant vous. Choisissez parmi les réponses possibles celle qui vous semble la plus adaptée à la situation : 1) Vous suivez ce véhicule à petite vitesse. 2) Vous ne cessez pas de klaxonner pour agacer le conducteur du poids lourd. 3) Vous doublez sans vous préoccuper des véhicules qui pourraient survenir en face. Vous voyez le genre de questions ? Eh ben, c'est le même genre pour le permis fusil : Vous avez conservé une quantité non négligeable de munitions dans votre poche après une partie de chasse ou de ball-trap. Que faites-vous de ces munitions ? 1) Vous les conservez précieusement et les placez à l'abri dans un coffre. 2) Vous les partagez avec les enfants du coin. 3) Vous les jetez dans une

rivière ou un lac en hurlant CONNARDS ! Eh ben, ce type, il choisit systématiquement la réponse 2) ou 3). Un garçon foncièrement honnête. Un homme qui n'a encore jamais chassé de sa vie, alors qu'est-ce qu'il fait ? Eh bien, il fait du jogging en s'imaginant être le meilleur chasseur du Japon, le Number One, et dégommer toutes les bestioles qui croisent son chemin. Au début ce sont des araignées ou des chenilles, puis des mantes religieuses et des piérides du chou. Il a transformé le parcours de jogging de la nouvelle ville de Tama en terrain de chasse et, après avoir surmonté sa peur, il a commencé à s'attaquer aux chats et aux chiens. Voilà ce qu'il écrit dans son bouquin. Je ne me souviens pas de ses mots avec précision mais ça devait être une chose comme : « Les déserts, les savanes, les montagnes ne constituent pas les seuls terrains de chasse possibles. Les villes, le centre des villes, voilà mon terrain de chasse, et il n'appartient qu'à moi seul. L'important, c'est l'Humanisme. Nous qui vivons au sein de politiques trop indulgentes, par exemple à l'égard des acteurs de la chaîne alimentaire, évoluons au sein d'un Humanisme incompréhensible, nous devons chasser, dans la mesure du possible, au cœur du réel. » Qu'est-ce que vous en pensez ? C'est pas la classe, ça ?

Sugioka les regarda tous qui l'écoutaient – fait assez rare pour être souligné – et semblaient fournir un effort considérable pour comprendre ce qu'il venait de dire. Nobue acquiesça en fronçant les sourcils : « Epatant, ce type est incroyable ! » Ishihara ajouta, les yeux brillants : « Oui, il a absolument raison. On trouve son livre partout ? C'est publié où ? Aux éditions Kadogawa ? » Sugiyama murmura, la tête baissée, examinant ses doigts : « Quelle profondeur !

Ce que dit cet homme est d'une profondeur insondable. » Yano, excité comme un soldat Vietcong se préparant à l'attaque dans les ténèbres de la nuit : « Un type qui passe à l'acte, le penseur, ce n'est pas celui de Rodin, c'est celui qui agit. » Katô, dans les yeux de qui se lisait l'envie : « Ce type mériterait de porter un sac de la marque Hunting World ! » Sugioka, qui était tout heureux d'être le centre de l'intérêt, continua à parler longuement :

— ... En d'autres termes, vous visualisez l'acte de tuer, tuer n'importe quoi, et cet acte doit être uniquement un acte de la volonté. S'il est besoin d'un appui, et dans mon cas ce fut le manque de sommeil et l'érection matinale, cet appui ne doit rien avoir d'idéologique, cela ne doit pas être quelque chose relevant de la pensée, ça c'est de la merde, écrit le type, il écrit qu'après avoir pris pour cibles des chats, des chiens ou d'autres choses, il s'imaginait dégommer un être humain. C'est l'enseignement de ce type que moi, j'ai mis en pratique le matin d'un jour pas si lointain que ça. Faut dire que la bonne femme, furieuse, s'est mise à hurler comme une sirène alors que j'avais simplement heurté son cul avec ma bite raide dans mon froc. Une attitude impardonnable, n'importe qui serait devenu dingue à ma place, une simple question de fierté, non ? Et c'est alors que j'ai dépassé ma vision, que j'ai tiré mon couteau et que je l'ai égorgée, comme on fait dans les opérations de guérilla. Aussi simple que ça. J'ai eu raison.

En écoutant parler Sugioka, les autres acquiescèrent : « Pour sûr, faut être capable d'aller au-delà de la limite. Seul le meurtre conserve de nos jours une signification », approuvèrent-ils.

C'est ainsi que Sugioka regagnait son appartement et que Henmi Midori et Iwata Midori purent noter son adresse.

Les cinq Midori survivantes de l'Association des Midori ouvrirent une séance de travail qui allait les transformer en assassins potentiels. Elles s'étaient retrouvées dans une pièce de l'appartement d'Iwata Midori qui était celle qui semblait le plus à l'aise financièrement bien qu'elle n'occupât qu'un deux pièces dans un immeuble récent construit avec de nouveaux matériaux qui faisaient les murs si peu épais qu'il fallait baisser le son du film qu'on regardait en vidéo ou parler à voix basse pour ne pas risquer d'être entendu. Les Midori envisagèrent diverses méthodes. Elles chuchotaient en passant en revue les avantages et inconvénients réciproques du poison, de la matraque ou de la strangulation, profondément surprises et émues de se rendre compte que chacune prêtait une oreille attentive à l'opinion émise par une autre. Iwata Midori fut la première à le remarquer. « Dites, jamais jusqu'à présent nous ne nous étions parlées et écoutées de la sorte, n'est-ce pas ? C'est un vrai échange d'idées. » Henmi Midori enchaîna : « Quand on se concentre sur ce que dit l'autre, on parvient à bien comprendre ce qu'il essaie de nous dire. » Takeuchi Midori conclut : « Oui, c'est la première fois que nous comprenons l'autre en tant qu'autre. »

Après plus de trente-cinq ans d'existence, les Midori faisaient pour la première fois la découverte d'autrui. Elles réfléchirent et décidèrent scientifiquement de la manière de tuer. Lorsque toutes furent convaincues, elles se prirent par la main et se mirent

à pleurer. Ce fut une nuit révolutionnaire pour ces bonnes femmes originaires d'un pays qui ne connaissait fondamentalement pas d'autre moyen d'attaque sinon la charge kamikaze en hurlant banzaï !

— Je crois que le plus important est de ne pas se faire repérer.

Sugioka qui rentrait chez lui à pied en riant naïvement depuis son bahut avait l'habitude de pisser en chemin devant un dortoir de jeunes filles de l'université Hanabira. La rue assez large qui conduisait au dortoir était une impasse et peu de voitures l'empruntaient. Sugioka passait par là en général sur les coups de trois ou quatre heures, les filles étaient à la fac, il n'y avait habituellement personne. C'est la raison pour laquelle Sugioka, s'improvisant en pervers timide, soulageait sa vessie en public.

— Tout bien considéré, il vaut mieux adopter la manière la plus simple mais avec une petite dose d'imagination.

Ce jour-là, Sugioka ne s'arrêta pas pour faire sa partie de *Yoiko no oshiro* et se rendit directement à son appartement. Il souriait en imaginant la petite fête qui aurait lieu demain, samedi, dans l'appartement de Nobue. C'était bien la première fois que j'étais le centre de l'attention générale, avec ce que je leur ai raconté. Ça ne m'était jamais arrivé. Je devrais sans doute me sentir reconnaissant, mais envers qui ? Sûr que c'est au chasseur Number One du Japon. On a choisi la chanson pour la fête de demain : *Chanchiki Okesa*. C'est Katô qu'en a eu l'idée et, bien sûr, à part

Katô et moi, personne ne connaissait *Chan-chiki Okesa*. Katô a fait trois copies en MD de la version interprétée par Minami Haruo. Ils ont tous compris la beauté de cette chanson. C'est presque du blues, j'veux dire une chanson triste interprétée joyeusement. Une certaine sensibilité que partage également le chasseur Number One du Japon. Moi aussi, je vais me mettre au jogging. J'veis d'abord me payer une paire de chaussures de jogging et pister mes proies dans cette banlieue pourrie de Chôfu. Tous, ils ont dit que c'était fantastique de se faire assassin. C'était bien la première fois qu'on arrivait à partager la même opinion. Sugioka repensa également à cette fille super stylée qui vivait dans un appartement en face de chez Nobue. Comme il serait bon de lui trancher la gorge comme à cette bonne femme qui sentait la palourde. Mais c'est pas un truc que je peux faire seul. Il faut la collaboration de tous. Ça permettrait de nous souder encore davantage, oui, de créer de vrais liens de camaraderie, car y a-t-il rien de plus important pour un homme que les liens de camaraderie ?

— Il sera essentiel de conserver une certaine distance avec la cible. C'est un homme, après tout, et si on s'approchait trop, on risquerait, question force physique, d'avoir le dessous.

Allez, je vais aller pisser, même qu'une fois une fille un peu pâle, l'air franchement malade, ça l'a bien surprise d'apercevoir ma bite, pensa Sugioka en s'approchant du mur en parpaings. C'est alors qu'il baisait sa braguette qu'il aperçut une femme avec un casque rouge, montée sur un scooter, venir dans sa

direction. Elle était vêtue de cuir noir. Il sembla à Sugioka la voir sourire sous son casque. La femme était Iwata Midori. « Il est interdit d'uriner ici », entendit Sugioka, et comme il répondait « Ta gueule » en se retournant, un couteau de cuisine fraîchement affûté, fixé au bout d'une canne à linge, lui traversa la gorge. « Putain », dit-il, mais le scooter avait déjà disparu.